

VEINE DE FER

Louise Monti



VEINE DE FER

Par Louise Monti

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Arrivée au Froid	4
Chapitre 2 : La Première Cicatrice	8
Chapitre 3 : Murmures dans les Bois	12
Chapitre 4 : L'Apprentissage du Vide	16
Chapitre 5 : Le Prix de l'Adoration	20
Chapitre 6 : La Fêlure de l'Esprit	23
Chapitre 7 : La Nuit des Automates	27
Chapitre 8 : Les Liens du Sang	31
Chapitre 9 : L'Écllosion de la Cruauté	35
Chapitre 10 : Le Duel des Ombres	38
Chapitre 11 : Le Secret des Fondations	41
Chapitre 12 : La Dernière Fugue	45
Chapitre 13 : Le Trône de Glace	48
Chapitre 14 : La Souveraine d'Obsidienne	51

Chapitre 1

L'Arrivée au Froid

Le vent hurle contre les hautes murailles comme une bête affamée. Mes doigts, gourds et striés de crevasses par le gel, agrippent la lourde poignée en bronze noirci. Le métal est une morsure sur ma paume. Je pousse. Le vantail gémit, une plainte mécanique qui résonne dans la carcasse de pierre. Je franchis le seuil. À l'intérieur, l'air est une enclume. Il s'épaissit, chargé d'une électricité statique qui hérissé les poils de mes bras. Mes bottes s'enfoncent dans un tapis épais, tissé de poils sombres, qui étouffe le moindre écho de mes pas.

L'odeur frappe d'abord. Un effluve tranchant, métallique, semblable à une lame rouillée que l'on aurait léchée. C'est le cuivre, omniprésent, celui qui stagne dans les conduits de vapeur encastrés derrière les tapisseries moisies. Je progresse, guidée par une lueur instable au bout du corridor. Le froid mordant des draps de lin, entreposés sur une console en acajou, me frôle le dos lorsque je frôle le meuble. Le textile est rigide, glacé, une barrière hostile entre le monde extérieur et ce mausolée. Je m'arrête. Mon souffle se condense en une volute grise qui danse un instant avant de s'effiloche.

Un craquement sec déchire l'atmosphère. C'est le crépitement de la cire de bougie noire qui dégouline sur un candélabre en argent massif. Le son est une ponctuation, un tic-tac organique qui mesure ma progression. Chaque goutte qui frappe le support libère une bouffée de suif brûlé, mêlée à cette aura métallique qui semble émaner des murs eux-mêmes. Je contiens le tremblement de mes mains en les dissimulant dans les replis de ma robe. Si je m'arrête, la paroi se referme. Si je recule, le bois hurlant des forêts dévore mes espoirs. Je choisis la stagnation, ici, au centre de ce labyrinthe où chaque angle semble calculer mon poids, mon rythme cardiaque, la fragilité de

mes os sous le corset qui enserre ma poitrine.

« Vous arrivez avec le retard d'une agonie, Elara. »

La voix surgit du plafond, ou peut-être des entrailles mêmes du manoir. Je ne tourne pas la tête. Je fixe le reflet du candélabre dans le miroir biseauté qui trône sur le flanc du couloir. Le tain est piqué, corrodé par l'humidité, déformant ma silhouette en une masse informe et pâle. Le cuivre monte à mes narines, plus fort encore, une promesse de saignée.

« Le chemin était balisé par le sang de ceux qui ont tenté de rebrousser chemin », je réponds, ma voix heurtée par le froid.

Le crépitement de la bougie s'accélère, comme une réponse nerveuse. La flamme vacille, étirant les ombres sur les moulures baroques. Silas se détache du fond de la coursive. Il ne marche pas, il semble glisser sur la pierre, son ombre projetée contre le mur devenant une excroissance monstrueuse, une silhouette dont les mains effilées paraissent engloutir tout l'espace. Il tient le chandelier à bout de bras. Le métal noir du bougeoir contraste avec la blancheur cireuse de ses phalanges.

« La loyauté a un coût, et le vôtre est inscrit dans la texture de ces murs », dit-il. Il s'approche, assez pour que la chaleur ténue de la flamme atteigne mon visage, une brûlure infime qui souligne la glace de ma peau. « Sentez-vous la demeure ? Elle vous reconnaît. Elle aspire la chaleur de vos ancêtres, celle que vous avez tenté de protéger si vainement. »

Je ne réponds pas. Mes narines se dilatent, captant cette odeur de cuivre pur, presque sucré, qui monte de ses vêtements. Il porte sur lui le poids du fer et le sillage des profondeurs. Le froid mordant des draps de lin, empilés sur une table de chevet à proximité, me rappelle la rigidité imposée. Je suis une pièce de drapée, prête à être pliée sous sa main.

« Vous tremblez, » constate-t-il, une observation dénuée de toute pitié.

Je serre les mâchoires. Le crépitement de la cire couvre le battement erratique de mon pouls. Le manoir se comprime. Les murs, ornés de gravures occultes, semblent se rapprocher, dictant la fin de toute velléité de fuite. Silas lève la bougie un peu plus haut. Son visage, sculpté par l'ombre, n'offre aucune lecture. Il attend que je rompe, que je demande, que je m'humilie. Il sait que j'ai vendu ce qu'il restait de ma liberté pour que ma sœur respire encore. Il sait que le prix est l'érosion totale de ma volonté.

« Je n'attends pas la reconnaissance, » je dis, le son de ma voix trop aigu dans cette caisse de résonance.

Il fait un pas de plus. L'odeur de cuivre est insupportable maintenant, comme si une plaie béante s'ouvrait dans la pièce. Je perçois le frisson qui parcourt sa colonne vertébrale, une vibration qui traverse le parquet. Ses yeux, sombres comme de l'obsidienne, ne me quittent pas. Il savoure l'instant où je réalise que la prison n'est pas seulement le manoir, mais la sensation de sa présence qui s'insinue en moi. Il me tend le chandelier. Je dois le prendre. La cire brûlante menace de déborder, de couler sur mes doigts, une morsure de plus pour sceller notre contrat. Je tends la main. Le froid mordant des draps de lin, oubliés dans l'ombre, me semble soudain être la seule chose douce dans cet univers de vapeur et de ténèbres. Silas l'attend, une bougie vacillante projetant une ombre démesurée sur les murs, et dans cette obscurité qui danse, je sens ma propre noirceur répondre à l'appel. Je saisis le métal froid. Il ne lâche pas tout de suite. La tension entre nous est une lame de rasoir. Je ne plie pas. Je reste droite, le cœur battant contre mes côtes comme un oiseau pris dans un piège, savourant pour la première fois l'idée que si je suis perdue, alors tout peut être détruit. La cire noire, en se figant sur le bronze, prend la forme d'un sceau. Il sourit, une étincelle de cruauté dans les yeux qui me confirme que la descente ne fait que commencer. Je ne détourne pas le regard. J'aspire cette odeur de cuivre, cette promesse de fin, et je l'accepte. L'air dans le manoir stagne, alourdi par nos souffles

qui s'entremêlent, par l'électricité qui crépite sous mes doigts, par le froid qui, désormais, ne me quittera plus. Silas lâche prise, le chandelier reste en équilibre dans ma main, son poids m'ancrant à cette terre maudite. Il se retourne, sa silhouette s'enfonçant dans les ténèbres du corridor, me laissant seule avec le craquement rythmé de la cire et le sillage métallique de sa domination. Je fais un pas, puis deux. Le sol vibre sous mes pieds. La demeure respire avec moi. Je ne suis plus une servante, je suis une part de ce labyrinthe, une pièce de ce mécanisme occulte. Le vent, à l'extérieur, se tait brusquement. Le silence est une morsure plus vive encore. Je marche. Je ne sais pas vers quoi, mais je sais que chaque pièce franchie m'éloigne de ce que j'étais. L'odeur du cuivre est mon nouveau guide. Je la suis, comme une louve suit la trace d'une proie, ignorant que la proie est ma propre humanité, lentement dévorée par la froideur de ce sanctuaire de pierre. Les murs suintent une condensation glacée qui ressemble à de la sueur, une sueur de mort, une sueur de fin. Chaque objet, chaque bougie, chaque pli de tissu est une sentence. Je la lis, je la respire, je la porte en moi. Silas attend, dans le noir, là où la lumière ne pénètre jamais, là où le froid devient une caresse. Je m'approche. Mes doigts, brûlés par la cire, ne tremblent plus. Le froid mordant des draps de lin n'est plus une agression, c'est un linceul. Je suis prête. Le cuivre, la cire, la glace. Mes nouveaux dieux. Le manoir d'Obsidienne ne me laissera jamais partir, mais en cet instant, pour la première fois depuis des années, je comprends que je ne veux plus partir. Je veux voir ce qu'il y a derrière le regard de Silas. Je veux voir si, en le détruisant, il restera assez de moi pour ressentir encore quelque chose, ou si le froid aura tout effacé, tout lissé, tout rendu aussi noir que les bougies qui rythment ma lente agonie. L'ombre est une promesse. Le cuivre est un serment. Le froid est la vérité. Je franchis la porte, et la lumière de la bougie s'éteint dans un souffle qui n'est pas le mien.

Chapitre 2

La Première Cicatrice

Mes doigts s'enfoncent dans le dossier de la chaise, accrochés aux fibres d'un velours si râpeux qu'il semble vouloir peler la peau de mes phalanges. La pièce est saturée. L'aconit infuse, un liquide sombre dont l'amertume sature l'air, alourdissant chaque inspiration. Silas se tient dans l'angle mort de mon champ de vision, une ombre sculptée dans l'obscurité, dont la seule présence semble densifier la matière environnante. Je sens son regard peser sur ma nuque, une pression physique, une main invisible qui me maintient dans cette immobilité forcée.

— La Salle des Mécanismes, murmure-t-il.

Sa voix est un frottement, un écho qui résonne jusque dans mes vertèbres. Je m'exécute, mes pieds s'ajustant avec une lenteur calculée. Le parquet décrépît gémit sous chaque appui, un bruit sourd et sec qui ponctue ma progression. Chaque latte semble dénoncer mon passage, chaque interstice de bois mort capture la poussière des siècles.

J'atteins la porte. Le velours râpeux de la tenture s'effiloche sous mes ongles quand je la pousse. À l'intérieur, l'air est différent, saturé d'une électricité qui fait onduler mes cheveux sur mes tempes. Au centre de la rotonde, une cage de verre trône sur un socle de fer forgé. À l'intérieur, une masse de tissus organiques, des filaments de cuivre entrelacés avec des veines translucides, pulse au rythme d'une horlogerie occulte. C'est un cœur. Il bat contre le verre avec un bruit sourd, une cadence irrégulière, animale.

Ma main se porte à mes lèvres, mais le souvenir du thé à l'aconit, ce goût de terre

brûlée et de venin, me verrouille la mâchoire. Silas est derrière moi, ses pas ont rejoint les miens, une syncope dans le parquet.

— Il souffre, dis-je, sans réfléchir, la voix étranglée par une contracture de la gorge.

Silas se rapproche. Il ne me touche pas, mais la chaleur émanant de son corps est une offense à l'immobilité de la pièce. Il effleure mon épaule, ses doigts ancrés dans le tissu de ma robe, son pouce exerçant une pression circulaire sur ma clavicule. Le velours râpeux du revers de sa veste gratte ma peau sensible, une irritation volontaire, une épreuve de texture.

— La souffrance est un gaspillage de potentiel, Elara.

Il se penche à mon oreille. Je sens son souffle, chargé de cette amertume herbacée, une morsure gustative qui me fait fermer les paupières. Je regarde le cœur. Il se contracte dans un spasme désespéré, cognant contre la paroi. Une partie de moi se projette dans ce muscle exilé, sentant la solitude de son battement, l'inutilité de sa lutte. Je pourrais l'éteindre. Je pourrais briser le cristal et libérer cette chose de son cycle de cuivre et de bile.

— Tu veux le réparer, n'est-ce pas ? La compassion est une maladie de l'esprit, une défaillance de la mécanique interne.

Sa main glisse vers ma gorge. Ce n'est pas une caresse. Ses doigts se resserrent, non pour m'étouffer, mais pour marquer le territoire, pour m'imposer une rectitude de posture. Je bascule la tête en arrière, mon dos épousant la dureté de son torse. Le parquet décrépît sous nos pieds semble s'enfoncer, comme si le bâtiment lui-même réagissait à cette confrontation.

— Je ne veux pas, je...

— Tu veux, répète-t-il. Tu veux que cela cesse parce que tu ne supportes pas de voir une fin que tu ne maîtrises pas.

Il me force à m'approcher de la cage. Mes doigts, mus par une impulsion qui me dépasse, se posent sur le verre. La vibration du cœur me traverse le bras, une onde de choc qui résonne dans mes os. C'est une horreur, une anatomie détournée, un blasphème vivant. Mais sous le regard de Silas, une transformation s'opère. La pitié s'érode. Elle s'effrite comme le velours râpeux sous l'usure du temps. À la place, une curiosité froide, une soif de voir comment la machine cède.

Je tourne le levier de cuivre sur le socle. Le mécanisme grince, un bruit sourd et métallique qui couvre le battement du cœur. Silas ne me quitte pas des yeux. Je sens son approbation derrière moi, une onde de puissance noire qui m'irradie. Chaque mouvement que je fais pour ralentir la cadence de l'automate est une agression, une transgression de mon intégrité, mais je ne m'arrête pas. Je suis le bras de sa volonté. Je suis l'outil qui, pour survivre, accepte de broyer ce qui bat.

— Encore, souffle-t-il.

Le goût de l'aconit remonte dans ma gorge, une âcreté persistante qui me rappelle ma soumission. Je tourne le levier d'un coup sec. Le son du parquet qui craque sous le poids de notre bascule devient le seul rythme de la pièce. Le cœur mécanique donne un ultime sursaut, une convulsion désordonnée qui fait tinter le verre. Puis, plus rien. Le silence tombe, non pas comme une absence, mais comme une chape de plomb, une masse solide qui emplît l'espace entre nous. Je ne ressens plus le besoin de protéger. Je ressens l'ivresse de l'immobilité. La machine est morte. J'ai cessé de lutter contre sa fin. Silas relâche sa main sur mon épaule, un retrait qui me laisse titubante, dans l'ombre lourde de cette salle où la mort est devenue une mécanique ordinaire. Je me tourne vers lui, mes mains encore empreintes de la rugosité du velours, mon palais encore brûlant du thé empoisonné, et je vois, dans ses yeux, le reflet de ma propre absence de remords. Le silence est une paroi. Je suis devenue une pierre de ce

manoir. Je ne veux plus sortir. Je veux voir ce qu'il reste à détruire.

Chapitre 3

Murmures dans les Bois

Les arbres décharnés griffent le ciel plombé. Le bois est sec, cassant comme des os de petits mammifères sous mes bottes. Je ramasse une branche noueuse, ses fibres écorchées dérapent sous mes paumes. L'air autour de moi crépite, une myriade d'étincelles invisibles me parcourt les bras, faisant se dresser chaque pore de ma peau. C'est une caresse statique, une tension invisible qui précède l'orage ou la foudre. Chaque pas m'enfoncé davantage dans l'humus noir, cet empire des racines. Les arbres, ici, ne croissent pas vers la lumière. Ils se contorsionnent pour mieux cacher ce qui grouille dans leurs troncs.

Un son s'échappe des parois d'écorce, une multitude de voix étouffées, un bourdonnement de ruche en décomposition, des syllabes qui se chevauchent derrière le bois grisâtre.

« Elara. »

La forêt prononce mon nom. Le son ne vient pas de mes oreilles, il résonne directement contre mes tempes, une vibration basse qui force mes dents à se serrer. Je m'immobilise. Une branche me frôle la tempe, ses lichens secs grattant ma joue avec la précision d'une lame émoussée. Je ne regarde pas derrière moi, bien que je sente la présence massive du manoir, cette architecture de pierre noire qui surplombe la falaise comme un prédateur aux aguets. Silas est en haut. Je le sais. Il occupe cette fenêtre étroite au troisième étage, celle qui surplombe la lisière de l'enfer sylvestre. Il ne bouge pas. Il est une statue de volonté pure, une pièce de mécanique occulte qui observe l'engrenage se déplacer dans la boue.

Je dépose une poignée de brindilles dans mon panier. Le contact avec le bois mort me rappelle la rigidité de ses doigts sur mes épaules. Ma respiration se bloque. Je me penche, ramassant une cuillère en argent oubliée, vestige d'un pique-nique macabre, enfouie sous les feuilles mortes. La surface de l'objet est piquée, déformée par l'érosion. Je m'y regarde. Le reflet est une monstruosité : mon visage apparaît étiré, les pommettes s'effondrent, les yeux deviennent des puits noirs, distordus, tandis que le ciel gris derrière moi se liquéfie en ondes argentées. Je ne suis plus entière. Je suis une mosaïque de miroirs brisés.

La charge statique dans l'air s'intensifie, alourdissant ma nuque. Les murmures se font plus pressants, une cacophonie de suppliques et d'insultes proférées par des bouches sans lèvres. Je pivote, scrutant la forêt. Rien ne bouge, pourtant tout ici est vivant, une vie faite de décomposition et d'exigences. Si je retourne au manoir les mains vides, le froid de Silas sera bien pire que ce bourdonnement. Si je reste, je deviens une partie du paysage, une silhouette errante de plus, intégrée aux boiseries.

Je lève les yeux vers la tour. La silhouette sombre se détache à peine de l'obsidienne des murs. Pas un geste, pas une invitation à fuir. Seulement cette pression mentale, une force qui m'enjoint de rester là où le danger est le plus dense, là où le murmure devient une étreinte.

— Tu attendais quoi ?

Ma propre voix me surprend, trop claire, trop humaine dans ce théâtre de spectres. Je pose la question à l'air, à la forêt, à cette présence qui, depuis la fenêtre, régit la température de mes entrailles.

« Elara. »

La répétition est plus forte. Une branche se courbe violemment au-dessus de moi, ses épines cherchant mon cou. Je n'esquive pas. Je plante mes ongles dans l'écorce d'un

tronc noueux, savourant la douleur provoquée par le bois tranchant qui lacère ma paume. Cette morsure est réelle. Elle est la seule chose qui me rattache à ma propre chair face à l'abstraction de mon geôlier. La tension électrique redouble, parcourant ma colonne vertébrale comme un courant haute tension, un frisson qui n'a rien de thermique mais tout de la soumission consentie.

Je vois alors, dans le reflet du panier, un mouvement rapide derrière moi. La forêt ne se contente plus de murmurer. Elle s'approche. Les silhouettes sont là, indistinctes, des formes faites d'ombres et de brindilles, des mendiants de la mort qui réclament ma chaleur. Je recule d'un pas, mes bottes s'enfonçant dans le sol mou. La peur, cette vieille alliée, se transforme. Elle devient une curiosité froide, presque clinique. Si je laisse faire, si je les laisse me toucher, est-ce que je serai toujours moi-même en atteignant la porte du manoir ?

Je me baisse de nouveau. Le miroir d'argent est toujours là, dans ma main. Je le tourne, cherchant à voir, à travers la distorsion, l'expression du visage là-haut, à la fenêtre. Silas ne regarde pas la forêt. Il me regarde. Son attention est un faisceau de lumière noire qui me maintient en place, une laisse invisible dont il tient le bout, une tension entre son immobilité absolue et ma fébrilité de proie.

— Tu ne m'aideras pas, n'est-ce pas ?

Les murmures derrière les arbres atteignent un paroxysme, une plainte aiguë qui fait vibrer les os de mon crâne. Ils réclament le sacrifice. Ils réclament que je lâche ce que je tiens. Je serre plus fort le métal déformé. Je ne suis plus la servante qui ramasse du bois. Je suis l'expérience. Je suis le point de rupture.

La charge électrique devient si forte que mes cheveux flottent, auréolés de cette électricité statique qui sent l'orage captif. Le vide entre moi et la forêt se réduit. Une main longue, faite d'écorce et de velléités mortifères, effleure mon épaule. La sensation est celle d'un courant glacé, une perte de chaleur immédiate là où la matière

végétale touche ma peau.

Je n'ai pas crié. Je n'ai pas fui. Je suis restée plantée là, le regard rivé sur la silhouette sombre en haut de la tour, cherchant la moindre variation dans sa posture. Il attend. Il veut voir si je vais rompre sous la pression, ou si je vais, enfin, adopter sa propre absence de réaction, son propre mépris pour la terreur qui nous entoure.

Mes doigts, sur le bord tranchant de l'argenterie, commencent à saigner. Le sang perle, une goutte sombre qui attire les murmures. Ils ne sont plus une menace, ils sont une cour qui attend son impératrice. Je sens la noirceur couler en moi, un poison doux, une extension de ce que Silas m'a inculqué dans la salle de la machine. L'empathie, cette plaie ouverte, se referme sous l'effet de ce magnétisme toxique. Je ne crains plus les bois. Je crains seulement de ne pas être assez sombre pour lui.

Les murmures s'arrêtent dès que Silas claque des doigts au loin.

Chapitre 4

L'Apprentissage du Vide

Un grimoire couvert de cuir humain repose sur la table d'ébène. Ses pores, encore distincts sous la lumière blafarde des bougies au suif, semblent se contracter lorsque mes doigts effleurent la tranche. Je reste immobile, les paumes à plat sur le bois sombre, observant les nervures de la peau tannée qui dessinent des cartographies de souffrances anciennes. Silas est posté derrière moi, une ombre dense qui ne projette aucune chaleur, bien que je sente son souffle chaud contre ma nuque. Ce flux d'air brûlant irradie entre mes vertèbres, une promesse de combustion qui contraste avec la rigueur glaciale du manoir. Il ne dit rien, mais son attention est une laisse invisible dont il tire sur les maillons.

— Tu cherches encore à comprendre le texte, Elara, murmure-t-il, sa voix vibrant dans le creux de mon oreille.

Je ne tourne pas la tête. Mon regard est fixé sur une ligne de texte tracée à l'encre métallique.

— Je cherche à survivre, réponds-je, ma voix n'étant qu'un filet de tension contenue.

— La survie est une réaction animale. Tu es bien au-delà.

Il déplace une main, non pas pour me toucher, mais pour guider mon index vers une page où un schéma anatomique s'entrecroise avec des engrenages. Un bruit métallique des rouages du manoir résonne alors derrière les parois de la pièce, un gémissement de métal contre métal, lent, méthodique, comme si les entrailles de la bâtisse cherchaient à se réaligner sur notre rythme respiratoire. C'est un son qui

scande chaque seconde, une horloge mécanique dont les aiguilles seraient des lames.

Je reporte mon attention sur la fenêtre. Une mince couche de neige fondue sur le rebord s'infiltré par la fente, formant des coulées liquides, translucides, qui finissent par stagner dans les rainures de la pierre. Je compte les gouttes. Une. Deux. Trois. Je me force à oublier le poids de mes épaules, la brûlure de mon empathie qui cherche, par habitude, à se projeter vers la forêt là-bas, vers ces silhouettes errantes qui hurlent en silence.

— Arrête de te dilater, ordonne-t-il.

Le souffle chaud contre ma nuque s'intensifie, une caresse thermique qui me force à cambrer légèrement le dos, non par soumission directe, mais par une réaction réflexe à cette pression atmosphérique. Il veut que je me rétracte, que je devienne une entité aussi compacte que ce grimoire, aussi close que le mécanisme des murs.

— Comment ? demandé-je, mes phalanges blanchissant sur le cuir du livre.

— Considère que chaque pensée est une pièce défectueuse dans la machine. Tu dois les extraire, une par une. Laisse les rouages broyer ce qui reste de ton hésitation.

Le bruit métallique des rouages s'accélère, un cliquetis frénétique qui résonne dans mes tempes. Je visualise ma peur, cette masse organique palpitante au centre de ma poitrine, et je l'imagine soumise à cette pression mécanique. Je sens la neige fondue sur le rebord, cette eau glacée qui s'insinue par capillarité vers l'intérieur, cherchant à pénétrer la chaleur de la pièce. C'est un assaut. Le froid contre le feu. La logique contre le déclin.

Silas pose enfin ses doigts sur mes épaules. Il n'y a pas de tendresse dans son geste, seulement un appui ferme, une ancre qui me maintient en place pendant que je commence le travail de démolition interne. Il attend que je lui prouve ma valeur par

une disparition totale de moi-même. Il veut un vase vide qu'il pourra remplir avec ses propres desseins.

Je ferme les yeux. Le monde extérieur s'amenuise, réduit au cliquetis métallique du manoir qui semble désormais battre en rythme avec mon propre cœur. La texture de la neige fondue sur le rebord devient, par transfert, la sensation de ma propre intégrité qui se liquéfie. Je ne suis plus celle qui protège les siens. Je ne suis plus celle qui saigne sur l'argenterie. Je suis ce cuir humain. Je suis ce métal.

— Tu deviens froide, constate-t-il, une lueur de satisfaction imperceptible dans son souffle qui caresse ma peau, faisant frissonner les petits poils de mon cou.

— Je deviens utile, répliqué-je.

Chaque mot est extrait de ma gorge avec une lenteur calculée. Je ne cherche plus son approbation par des supplications, mais par cette ressemblance que je forge en moi. Je coupe le lien avec mes souvenirs, avec les visages de ceux pour qui j'ai sacrifié mon existence. Un à un, je les vois sombrer dans le puits de mon indifférence nouvelle. La douleur, qui était ma compagne constante, se transforme en un engourdissement étrangement pur, une absence de poids.

Le grimoire semble s'alléger sous mes doigts. Le manoir lui-même se tait presque, ses rouages ralentissant en une attente respectueuse. Dehors, la neige fondue sur le rebord finit par geler à nouveau, redevenant une barrière solide, impénétrable. Silas recule d'un pas, rompant le contact de son souffle chaud. Je ne me sens pas abandonnée. Je me sens dépeuplée.

Le silence qui s'installe n'est pas le vide d'une absence, mais l'attente d'une exécution. Je regarde la neige redevenir une strate immobile. Je regarde le métal des parois cesser sa danse. Je ne ressens plus le besoin de fuir, ni celui de conquérir. Il n'y a plus de place pour la peur. Il n'y a plus de place pour l'humain. Le froid, ce baume occulte,

finit par saturer mes veines, effaçant les dernières traces de ma conscience. La place est nette. Le vide est total, glacial, définitif.

Chapitre 5

Le Prix de l'Adoration

Un cri déchire le couloir de velours, une lame aiguë qui lacère l'épais tapis rouge, arrachant les ombres à leur torpeur. Au bout du vestibule, la silhouette de la femme — la précédente, celle que l'on disait évaporée — se détache contre les boiseries sombres. Elle brandit une lame de rasoir, une courbe d'acier bleuâtre qui capte la lumière blafarde des candélabres. Son visage n'est plus qu'un masque de nerfs à vif, une cartographie de délires où les yeux, exorbités, cherchent un point d'ancrage qui n'existe pas. Elle s'élanche, non pas vers moi, mais vers l'homme qui se tient immobile, une ombre plus haute que les autres, Silas.

Il ne recule pas. Il n'esquisse aucune parade. Ses mains, aux doigts longs et jaunis, restent enfouies dans les poches de sa redingote. L'odeur de vieux papier et de poussière qui stagne dans cet entresol devient soudainement âcre, comme si les livres anciens derrière les vitrines exhalaient leur propre décomposition à l'approche du chaos. La femme trébuche, son corps heurte la paroi, mais Silas incline simplement la tête. Il suffit d'un basculement de sa mâchoire, d'un resserrement de ses prunelles, et le monde semble se plier sous sa volonté. Elle s'arrête net, la lame tombant avec un tintement mat sur le velours. Ses mains montent à sa propre gorge, non pour étrangler l'autre, mais pour se lacérer elle-même sous l'effet d'une injonction invisible.

Je reste là, le dos contre la tenture, à regarder la scène sans une once de compassion. L'empathie qui, autrefois, faisait de moi une esclave de la douleur d'autrui, a déserté mes membres. Je ne vois pas une victime. Je vois un spectacle de marionnettes où les fils, invisibles et tranchants, sont tendus par celui qui trône au centre de ce manoir.

— Elle manque de tenue, n'est-ce pas ? murmure Silas, ses yeux ne quittant jamais le

désastre humain à ses pieds.

Sa voix est un scalpel. Je m'approche, mes pas feutrés sur le sol. Le sang de la malheureuse perle sur ses joues, et une goutte tombe sur le tapis, une tache sombre qui s'imprègne instantanément. Je ressens un étrange besoin de proximité avec le foyer de cette violence.

— Elle n'a jamais su intégrer les structures du labyrinthe, dis-je.

Je m'aperçois que ma voix est identique à la sienne, dépourvue de ces modulations incertaines qui trahissaient autrefois ma peur. La femme au sol émet un râle, un son de gorge encombrée qui se perd dans l'immensité de la galerie. Silas tourne enfin son regard vers moi. Ce n'est pas de l'approbation, c'est une mesure. Il évalue le vide que j'ai creusé à l'intérieur de moi-même.

Nous montons l'escalier en colimaçon qui mène à la tour. Les marches de pierre grise vibrent sous nos pieds, une sensation de vertige au sommet de la tour, une aspiration constante vers le vide extérieur, vers la chute libre dans les rochers de la falaise. Chaque degré gravi est une épreuve d'équilibre, le vent qui siffle dans les meurtrières joue avec nos pans de manteaux. En haut, l'air est raréfié, presque solide. Je m'appuie sur une table de travail couverte de parchemins jaunis. L'odeur de vieux papier et de poussière y est si dense qu'elle semble tapisser mes poumons, un sédiment d'histoire oubliée qui étouffe le présent.

Je pose ma main sur une arête saillante de la structure en fer qui soutient le dôme. Le métal est tranchant, une bavure de fonderie mal limée. Ma peau cède. La douleur est brève, immédiate, mais elle ne déclenche aucun recul. Je porte mon doigt à mes lèvres. Le goût métallique d'une coupure sur le doigt se mêle à ma salive. C'est un goût de fer pur, le même que celui des mécanismes occultes qui régissent ce lieu. Silas observe le mouvement. Il se rapproche, son ombre absorbant la mienne sur les murs de pierre. Il ne dit rien. Il n'a pas besoin de parler pour que je comprenne

l'étendue de sa propriété. Il m'a façonnée à son image, dans un miroir de cruauté froide, et il savoure désormais l'œuvre terminée.

— La peur est une usure inutile, Elara, dit-il en désignant la main qui saigne.

— J'ai cessé de m'user, je réponds en fixant le vide de la falaise, là où les brumes déchiètent la pierre.

Il glisse sa main dans la mienne, mais ce n'est pas un geste d'affection. Ses doigts verrouillent mon poignet, une pression qui confine à la douleur osseuse. Il examine la coupure sur mon doigt avec une attention clinique. La fascination morbide que j'éprouvais tout à l'heure devant la folie de l'autre se retourne vers moi. Je ne suis plus celle qui observe, je suis celle qui est exposée sur l'autel. La hauteur de la tour accentue ce vertige, cette sensation que le sol n'est qu'une option, que seule compte la poigne qui me maintient ici.

Le silence dans la pièce est tel que j'entends le battement de mon propre sang, ce fluide métallique qui circule en moi, la preuve de ma matérialité dans un monde qui tend à l'abstraction. Il me tire vers lui, sa présence est une paroi, un bloc de froid qui annule toute velléité de mouvement propre. Je me laisse faire, non par soumission, mais par une curieuse soif de voir jusqu'où il peut étirer ma résistance. La limite est floue. Je réalise, dans une clarté glaciale, que je suis son miroir le plus perfectionné.

Il lève sa main libre vers mon visage. Je ne cligne pas des yeux. Je regarde, à travers le prisme de sa pupille, le reflet de ma propre immobilité. Il est celui qui définit la mesure de mon existence. Il est la fin et le commencement de ce manoir. Silas essuie une goutte de sang sur le visage d'Elara avec une tendresse terrifiante.

Chapitre 6

La Fêlure de l'Esprit

Le miroir, éclaté en une constellation de tessons acérés, dédouble nos visages. Dans l'un des fragments, mon œil gauche semble flotter, déconnecté de mon crâne, tandis que la mâchoire de Silas occupe un éclat adjacent, anguleuse comme une pointe de flanc de falaise. L'air de la chambre est saturé d'une odeur de cuir bouilli et de racines arrachées, une âcreté végétale qui colle aux parois des narines. La cicatrice sur ma tempe, souvenir d'une chute dans les galeries de soufre, lance des pulsations rythmées, synchronisées avec le craquement des poutres qui luttent contre le gel extérieur. Je dépose ma main sur le tain altéré du verre, sentant les aspérités tranchantes lécher la pulpe de mes phalanges.

— Tu as rêvé de les voir faner, n'est-ce pas ?

Sa voix ne possède aucun timbre, elle se glisse sous la peau, fine lame de rasoir. Je ne tourne pas la tête. Dans le reflet, son ombre s'allonge démesurément sur le velours du mur, ses doigts s'étirant comme des pattes d'araignée noire vers la base de mon crâne. Je sens l'odeur de la cire de suif brûlée, une exhalaison animale, lourde, qui stagne dans les recoins de la pièce. Chaque fibre de mon être se tend. Mes muscles, autrefois prompts à se contracter pour protéger, demeurent immobiles, pétrifiés par une volonté qui n'est plus tout à fait la mienne.

— Ils étaient si fragiles, Silas. Des tiges de blé sous une botte ferrée.

Le grincement d'un verrou rouillé, situé quelque part derrière la porte massive, déchire la tension, suivi du cliquetis sec d'une tige métallique qui glisse dans sa gâche. Ce bruit est une ponctuation brutale dans l'atmosphère viciée. Je sens ma

cicatrice brûler, une chaleur intense, presque radioactive, qui irradie sous mes tempes. Je ne cherche pas à effacer cette douleur. Je la cultive. Elle devient le point focal de mon équilibre, l'ancre qui m'empêche de basculer dans l'inconscience. Il s'approche. L'odeur de la sueur froide, mêlée à celle du musc et de la terre humide, m'enveloppe.

— Tu as extrait leur sève pour remplir tes propres veines. C'était exquis à regarder, Elara. Tu ne les as pas tués, tu les as assimilés.

Il pose ses mains sur mes épaules. Ses paumes sont sèches, arides, dépourvues de cette tiédeur humaine qui m'aurait autrefois rassurée. Ses ongles marquent la peau, un effleurement qui menace de rompre l'épiderme. Le contraste entre le froid de sa peau et la lancée brûlante de ma cicatrice crée un circuit fermé, un courant de magie noire qui circule de lui à moi. Je perçois le sous-texte dans le creux de ses doigts : il cherche une faille, un signe de faiblesse, un retour vers cette empathie pathologique qu'il méprise tant. Il veut voir le monstre éclore.

— Je n'avais pas le choix, répliquai-je, ma voix étant un filet ténu, presque inexistant. Le froid ne laisse que deux options : devenir la proie ou devenir le prédateur.

— Et tu as choisi de manger.

Ses doigts se resserrent, enfonçant le tissu de ma robe dans la chair de mes épaules. Je pivote lentement. Nos regards se croisent dans le verre brisé. Son visage, dans cette lumière mourante, ressemble à un masque de cire sculpté par un fou. Mon visage, par contre, est une page vierge, une surface parfaitement plane qui reflète non pas mon âme, mais la sienne. Je vois l'obscurité derrière ses pupilles, et, avec une satisfaction qui me glace le sang, je réalise que je ne ressens plus de terreur, seulement une curiosité analytique. Son pouvoir sur moi ne repose plus sur la contrainte, mais sur l'aveu tacite que nous sommes de la même espèce, faite d'acier et de rancœur.

— La peur est un gaspillage de chaleur, murmure-t-il, ses lèvres frôlant presque

l'ourlet de mon oreille sans pour autant y toucher.

Il se recule, créant une distance de sécurité, une zone de vide chargée d'électricité statique. Le silence est soudain, épais, presque tangible, rompu seulement par le frottement du tissu de nos vêtements. Dans le miroir, je l'observe, non avec soumission, mais avec une acuité nouvelle, un calcul froid qui décompose ses mouvements. Je sais pourquoi il se déplace ainsi. Je sais où il va poser ses mains avant qu'il ne le fasse. Cette anticipation est une drogue, un lien symbiotique qui nous enchaîne l'un à l'autre bien plus sûrement que n'importe quelle entrave.

— Tu commences à comprendre, continue-t-il, un prédateur reconnaissant son égal dans la pénombre. Le manoir ne te garde pas prisonnière. Il t'attend. Il attend celle qui pourra porter le poids de sa faim sans fléchir.

L'odeur de la pierre humide monte de la cave, un relent de moisissure et de minéraux anciens qui sature l'air. Mon esprit, d'ordinaire si prompt à s'encombrer des souffrances d'autrui, est devenu un coffre-fort verrouillé. J'imagine ma famille, là-bas, derrière les murs de bois, leur vitalité n'est plus qu'une ressource, un carburant pour maintenir l'éclat de mes yeux dans cette obscurité. Le grincement du verrou rouillé résonne à nouveau, plus lointain, comme une plainte animale, annonçant l'ouverture d'un passage. Il me demande, sans paroles, de confirmer ma position.

— Je n'ai plus besoin de ta protection, Silas. J'ai besoin de savoir ce qui se trouve derrière la porte que tu viens de libérer.

Je lui fais face, le corps droit, sans une once de cette résilience tremblante qui me définissait autrefois. La douleur de ma cicatrice devient un outil de précision, un scalpel mental qui me permet de disséquer ses intentions. Il ne voit plus une servante à briser. Il voit une héritière à tester. Il recule d'un pas, son ombre se fondant dans celle des tentures. Le manoir semble retenir son souffle, les murs eux-mêmes vibrant en attente de notre prochain mouvement.

— Alors, va. La faim n'est pas une émotion. C'est une nécessité biologique. Une loi que tu as enfin intégrée.

Je me détourne du miroir. L'odeur d'encaustique et d'amertume sature les couloirs qui s'ouvrent devant moi, une invitation dans un labyrinthe où chaque intersection promet une cruauté nouvelle. Je sens le froid sibérien mordre à travers les fenêtres hautes, cherchant à pénétrer la structure, mais je ne tremble pas. Je ne suis plus celle qui protège. Je suis celle qui, désormais, aspire à dévorer la substance même de ce manoir pour asseoir sa propre domination. Je franchis le seuil, la démarche assurée.

Au bout du couloir, dans l'ombre portée d'une encoignure, une silhouette s'étire, monstrueuse, se distordant sur le sol de marbre froid. Je m'arrête. Mon reflet sur une plaque de cuivre polie capte mon visage. Mes lèvres, d'ordinaire si prêtes à la plainte ou à l'empathie, se retroussent. Le sourire qui s'y dessine est un objet étranger, une ligne glaciale, tranchante, dépourvue de toute humanité, une promesse de chaos que je suis impatiente de tenir.

Chapitre 7

La Nuit des Automates

La pression de la vapeur fait vibrer les murs jusqu'à les fissurer, un bourdonnement basse fréquence qui remonte à travers les semelles de mes bottes, un martèlement qui sature l'air de la descente. Chaque marche de pierre que je foule résonne dans mes os, un écho sourd qui se multiplie dans la cage d'escalier étroite menant aux entrailles du manoir. Je m'enfonce dans cette gorge de roche, là où l'air devient une matière épaisse, saturée d'une émanation vive, ce parfum de cuivre métallique qui s'infiltré dans mes narines, piquant, âcre, semblable au sang séché sur une lame oubliée. Sous mes paumes, la pierre est suintante, une humidité huileuse qui semble pulser au rythme d'un cœur immense et mécanique.

Silas se tient en contrebas, sa silhouette découpée par une lueur jaunâtre provenant d'un foyer ouvert. Il ne se retourne pas. Le bruit métallique des rouages du manoir s'accélère, une syncope rythmée, le cliquetis de pignons gigantesques qui grincent dans leurs logements de fonte, une plainte de métal sur métal qui déchire le silence habituel des couloirs. Il pivote légèrement, son regard un poids pesant sur mes épaules, ses mains jointes derrière le dos, immobiles.

— Le cœur de cette demeure s'affole, dit-il, sa voix une lame qui tranche la cacophonie des pistons. Il réclame un maître. Ou une proie.

Je ne réponds pas. Je descends les trois dernières marches, mon corps s'ajustant instinctivement à la cadence de la machine, une synchronisation forcée par l'urgence du chaos. Je m'approche de l'imposante console centrale, un enchevêtrement de pistons hydrauliques et de valves gravées de symboles interdits. Le cuivre des conduites dégage une chaleur irradiante qui se heurte au courant d'air glacial

s'engouffrant par les fissures des fondations.

— Tu m'as appris que la survie n'est qu'une question de hiérarchie, Silas.

Je pose mes mains gantées sur le volant de commande principal, une roue dentée froide, démesurée, dont les arêtes impriment une douleur sourde dans mes phalanges. La résistance est totale, une volonté propre que la machine oppose à la mienne. Le fracas des rouages augmente d'un ton, une stridence aiguë qui fait vibrer mes dents. Je sens la pression monter, une tension insupportable qui plaque mes vêtements contre ma peau, alors que la vapeur siffle par les joints, projetant des jets brûlants contre les parois de pierre.

Il fait un pas vers moi, ses bottes ferrées claquant sur le caillebotis métallique. Il est si proche que je perçois le froid sibérien qu'il transporte avec lui, une zone de gel qui semble neutraliser l'atmosphère surchauffée de la salle des machines. Il place sa main sur la mienne, ses doigts longs et effilés se refermant sur mes phalanges gantées, exerçant une pression ferme, une directive muette qui m'ordonne de céder ou de vaincre.

— Ne la laisse pas t'avalier, murmure-t-il contre mon oreille, son souffle une caresse glacée dans l'air saturé de cuivre. Domine le cycle, ou deviens la graisse qui lubrifie les engrenages.

Je ferme les paupières un instant, me concentrant uniquement sur la vibration qui remonte du métal vers mes bras. C'est un chant, une plainte, un appel. Je ne lutte plus contre la force brute des pistons ; je l'aspire. La cruauté n'est qu'une forme de précision. Je bascule le volant d'un coup sec, le bruit métallique des rouages passant d'un râle agonisant à une cadence rythmée, impériale, un martèlement qui stabilise les fondations sous nos pieds.

Un sifflement long et strident s'échappe des soupapes, saturant l'espace, avant de

retomber dans un ronronnement sourd, puissant, contrôlé. La vapeur noire, jadis anarchique, se canalise désormais avec une fluidité absolue. Je sens le manoir se détendre, une respiration mécanique qui s'aligne sur la mienne. Silas lâche ma main, ses yeux parcourant mes mains désormais tachées de suif noir, une trace sombre qui macule mes gants immaculés.

Je me détourne de la console, le souffle court, mes membres alourdis par une décharge d'adrénaline qui se transforme en une satisfaction froide, un plaisir qui s'enroule dans mon ventre comme un serpent. Je croise son regard, celui qui ne cherche plus à déchiffrer la peur, mais qui attend désormais de voir si je vais commettre l'irréparable.

— C'est fait, dis-je, ma voix n'étant plus qu'un murmure tranchant, dépouillé de tout tremblement.

Il esquisse un sourire, un plissement de coin de lèvres, une approbation qui me glace le sang bien plus que la tempête dehors. Il s'éloigne vers l'ombre, me laissant seule face à la machine qui pulse sous mes doigts. Je retourne alors dans ma chambre, le froid mordant des draps de lin m'accueillant comme une étreinte familière lorsque je m'allonge, les muscles brûlants de fatigue, les mains encore imprégnées de cette noirceur huileuse.

Dans cette pénombre, le silence n'est jamais vide. Il est peuplé de la résonance des mécanismes que je porte désormais en moi, une horlogerie occulte qui dicte chaque seconde de mon existence. Je sens le cuivre persister sous mes ongles, un rappel constant que j'ai franchi un seuil. Le froid sibérien cherche à forcer les fenêtres, faisant frissonner les rideaux de velours, mais je reste immobile, savourant cette nouvelle capacité à contenir le chaos, à le diriger, à le faire mien. Le manoir se tait, comme s'il attendait ma prochaine impulsion. Je regarde mes mains dans la pénombre, ces mains tachées de suif noir qui ont dompté la machine, et je réalise que la véritable puissance n'est pas dans la libération, mais dans la capacité à maintenir le

mécanisme en mouvement, envers et contre tout, même si cela signifie consumer jusqu'à la dernière once de ma propre humanité. Les rouages reprennent leur cycle, un battement de cœur de métal qui résonne jusque dans mes tempes, un métronome qui compte désormais les heures de ma transformation. Le froid s'insinue sous la porte, mais je ne cherche plus la chaleur, seulement le contrôle. Je ferme les yeux, le bruit métallique du manoir devenant une berceuse cruelle qui me berce vers une nuit où je ne suis plus la proie. Mes doigts, encore souillés, se crispent sur le drap, cherchant une aspérité, une prise, n'importe quoi pour ancrer cette nouvelle certitude. La nuit s'étire, lourde, saturée de cette électricité qui danse sur ma peau à chaque battement des pistons. Je suis l'engrenage manquant, le rouage qui fait basculer la demeure d'Obsidienne de l'agonie vers une volonté nouvelle. Et dans cette immobilité, sous le poids de la tempête, je sens en moi l'éveil d'un appétit qui dépasse largement la simple survie. La descente continue, et pour la première fois, je ne crains pas la chute. Je l'ordonne.

Chapitre 8

Les Liens du Sang

La bibliothèque de cet antre exhale une pestilence de papier séculaire, de cuir tanné à l'oubli et de cette nécrose douceâtre qui imprègne les reliures en peau humaine. Je m'avance, mes pas étouffés par un tapis dont les fibres ont depuis longtemps oublié la couleur. L'air est dense. Il se dépose dans mes poumons comme une poussière lourde, chargée de mémoires qui ne m'appartiennent pas.

Silas se tient près du bureau en acajou massif. Sa silhouette, découpée par la lueur des flammes, semble absorber la lumière plutôt que de la refléter. Devant lui, un candélabre en fer forgé laisse couler des larmes d'une cire noire, épaisse, qui tombe goutte à goutte dans un rythme hypnotique. Le crépitement de cette cire contre le socle est le seul bruit qui brave l'oppression de la pièce, un bruit sec, sec comme une rupture, qui ponctue chaque seconde de notre immobilité.

Il me tend un parchemin dont les bords sont rongés par des siècles de manipulation. Ses doigts sont longs, effilés, presque translucides sous le faisceau des bougies.

— Lis. La généalogie n'est pas une suite de noms, Elara. C'est une série de dettes que le sang refuse d'éponger.

Je prends le papier. Mes doigts effleurent les siens, une décharge parcourt ma colonne vertébrale, non de terreur, mais de cette reconnaissance brutale que l'on éprouve face à un miroir trop net. Mes yeux parcourent les lignes, les arbres généalogiques qui se replient sur eux-mêmes dans des unions contre-nature. La vérité explose en moi. Il ne s'agit pas de lignée, mais de prédation. Pour que son essence perdure, pour que le manoir ne sombre pas dans l'effondrement définitif de ses propres fondations, il lui

faut un réceptacle. Un foyer neuf. Une âme qui, par son empathie, a déjà appris à se laisser dévorer.

— Tu veux fusionner, dis-je, ma voix n'est qu'un souffle, dénué de toute plainte.

Il contourne le bureau. Ses mouvements sont félins, dépourvus de l'hésitation des hommes qui ont encore une conscience à ménager. Il s'arrête si près de moi que je perçois la tiédeur de son corps contrastant avec l'air vicié. Il saisit mon menton, ses phalanges sont froides.

— Fusionner est un terme de poète. Je parle d'une symbiose de nécessité, Elara. Mon âme est une vapeur qui s'échappe des fissures de cette demeure ; la tienne est l'acier qui peut la contenir. Tu ne seras plus jamais la servante qui ramasse les débris. Tu seras le coffre-fort de ma divinité.

Il me guide vers la fenêtre étroite qui donne sur l'abîme de la falaise. Sur le rebord en pierre sculptée, une couche de neige fondue s'est accumulée, une eau grasse, translucide, qui s'infiltré dans les interstices de la roche, brisant lentement la structure par le gel et le dégel répétés. Je touche cette humidité glacée ; elle colle à ma peau, un lien thermique qui me rappelle que tout ce qui est rigide finit par céder à l'infiltration.

— J'ai sacrifié les miens pour les protéger, murmuré-je, le regard perdu dans les volutes de brume à l'extérieur.

— Tu les as sacrifiés pour exercer ton pouvoir, corrige-t-il, sa voix venant se loger contre mon oreille, chargée d'une autorité qui me fait basculer. Tu as choisi qui devait survivre. C'est la définition même de la souveraineté.

Il m'entraîne vers le centre de la pièce, là où la cire noire s'est accumulée en une flaque sombre, brillante sous la lueur vacillante. L'odeur devient plus prégnante, cette effluve métallique qui s'élève du parchemin ancien, comme si les mots eux-mêmes

étaient écrits avec le fer de nos ancêtres. Je pense à la petite qui pleurait dans les cuisines, à celle que j'ai laissée tomber pour qu'il ne se tourne pas vers moi. Je ne ressens plus la pointe de culpabilité qui m'écorchait autrefois. C'était une manœuvre. Une équation. Un choix de survie.

— Je ne suis pas une victime, Silas, dis-je en me tournant vers lui, mes pupilles dilatées par la danse des flammes.

Il sourit. Ce n'est pas un sourire de satisfaction, mais celui d'un architecte qui voit enfin son édifice tenir debout par lui-même. Il s'approche, ses mains se posent sur mes épaules, pesantes, impérieuses. Il me pousse à regarder le reflet de notre union dans le miroir sombre de la pièce, un espace où nos formes se confondent dans la pénombre.

— Tu es la complice dont j'avais besoin. Celle qui, ayant goûté à l'abîme, ne peut plus tolérer la lumière.

Chaque mot est une lame qui taille dans ce qui restait de ma candeur. Je regarde la cire qui s'éteint dans une dernière volute de fumée âcre. La chaleur de sa main sur mon épaule m'ancre davantage dans cette réalité claustrophobe. Je comprends soudain que la cruauté n'est qu'une forme supérieure de soin. Il m'a appris à ne plus m'émietter. À me durcir pour ne pas être brisée.

— Et si je refuse la suite ? demandé-je, testant le poids de mon propre pouvoir dans ce dialogue.

Ses doigts se resserrent, non par violence, mais par une possession devenue indéniable. Il ne répond pas. Il n'en a pas besoin. Le manoir craque sous la pression du vent sibérien, un gémissement structurel qui confirme notre emprisonnement mutuel.

Je me tourne. Je lève ma main. Le contact de mes doigts contre les siens est électrique, une brûlure qui se propage, scellant non pas un contrat, mais une fusion. La neige fondue sur le rebord de la fenêtre finit par s'écouler dans le vide, emportant avec elle le dernier vestige de ma vie passée, tandis que je pose ma main sur celle de Silas, scellant tacitement notre pacte dans cette obscurité qui, désormais, m'appartient autant qu'à lui.

Chapitre 9

L'Écllosion de la Cruauté

La pierre du cachot absorbe la chaleur de mes paumes, une humidité poisseuse qui colle à ma peau. À mes pieds, le garde rampe, ses doigts griffant le sol en un rythme saccadé, ses gémissements étranglés heurtant les parois étroites. Le vertige me saisit, une oscillation brutale du plancher sous mes bottes, comme si la tour entière basculait au-dessus du vide, défiant les lois de la pesanteur. Ma cicatrice, sur l'avant-bras, se contracte, une pulsation sourde, lancinante, qui bat au rythme de sa terreur. Je le regarde s'agripper à l'ourlet de ma robe, ses articulations blanchies par l'effort désespéré.

— Pitié, Elara, laisse-moi une chance, murmure-t-il, la salive mêlée à la poussière.

Je pose le pied sur sa main. Une pression lente, délibérée, calculée pour écraser les petits os sans briser la peau immédiatement. Le silence s'installe, non pas par mon ordre, mais par une soumission totale de l'espace. Il cesse de gémir. Le vertige se stabilise en une onde de puissance pure qui remonte le long de ma colonne vertébrale, une ascension électrique qui engourdit mes extrémités. Je déplace mon poids, accentuant la torsion de son poignet. Il bascule vers l'arrière, les yeux révulsés vers les voûtes de pierre.

— La chance est un concept de l'extérieur, le jardinier, dis-je, ma voix n'étant qu'un souffle tranchant. Ici, il n'y a que la structure que j'impose.

Je m'accroupis, mes doigts se refermant sur sa mâchoire avec une précision chirurgicale que je n'aurais pas cru posséder. Il ne lutte plus ; il attend, suspendu à mon geste, la moindre contraction de mes muscles étant pour lui un arrêt de mort. Ma

cicatrice s'irradie d'une chaleur insoutenable, comme si le métal de ma volonté fusionnait avec cette blessure mal refermée. C'est une ivresse, cette capacité à suspendre son existence à la pointe de mon ongle, une verticalité intérieure qui domine le tangage de la tour.

— Tu voulais m'ouvrir les portes, n'est-ce pas ? La clé est dans ma main maintenant, et ce n'est pas pour sortir.

Le garde tremble, ses dents claquant contre mes phalanges. J'exerce une pression sur le nerf saillant de son cou, une zone que Silas m'a montrée un soir, parmi les velours lourds du grand hall. La douleur sourde de ma cicatrice irradie alors jusqu'à mes tempes, me rappelant que chaque geste de domination est une victoire sur la fillette qui tremblait autrefois devant les ombres. Je le vois comprendre, à travers le voile de sa détresse, que mon empathie n'a pas disparu, elle s'est simplement métamorphosée en une cruauté rigoureuse. Elle est devenue un scalpel, net, infaillible, capable d'éviscérer les dernières velléités de rébellion dans ces couloirs saturés.

— Je ne suis plus celle qui aide, je suis celle qui orchestre, reprends-je, observant la manière dont son regard s'éteint, hypnotisé par la lueur qui danse dans mes propres yeux.

Le vertige revient, plus puissant encore, une sensation de chute libre dans un puits sans fond, mais je m'y accroche comme à un socle. La tour n'est plus une prison, elle est une extension de mon système nerveux. Je sens le garde se recroqueviller, se miniaturiser sous l'effet de ma présence. Il n'est plus qu'une pièce défectueuse dans le mécanisme, une pièce que je vais devoir supprimer ou réaligner par la force. Je caresse sa tempe d'un doigt absent, la texture de sa peau moite m'évoquant celle d'une bête traquée par un prédateur qu'elle vénère.

— Regarde-moi bien, ordonné-je, ancrant mon regard dans le sien, forçant l'échange de cette électricité statique qui nous lie désormais.

Il obéit, le visage figé dans une grimace de douleur sourde, ses pupilles dilatées par la terreur de ce qu'il perçoit en moi : une noirceur qui ne tolère plus la vacillation. La cicatrice sur mon bras me lance un ultime avertissement, une braise vivante sous ma peau, me rappelant que pour maintenir cet équilibre, je ne dois jamais desserrer l'étreinte. Le monde extérieur, ses vents sibériens et ses murmures, est maintenant lointain, presque irréel. Ici, dans l'intimité suffocante du cachot, il n'existe que la loi du plus froid, la loi que j'ai fini par incarner.

Je me relève, lissant les plis de ma jupe avec une lenteur calculée. Le garde reste au sol, prostré, ses facultés réduites à la survie élémentaire. Je recule d'un pas, mes bottes sonnantes sur la pierre, chaque impact résonnant comme une sentence dans l'immensité du manoir. Je sens les murs, je sens le poids de la roche, et surtout, je sens la satisfaction monter en moi, une marée haute, noire, addictive. Ce n'est pas le plaisir de faire souffrir, c'est le plaisir de voir l'ordre se restaurer sous mon autorité, de voir le chaos de l'autre se résorber sous ma froideur.

Je marche vers la porte, le vertige accompagnant chaque mouvement, me donnant l'impression de marcher sur une ligne de crête au-dessus d'un abîme de velours sombre. Ma cicatrice s'apaise, une accalmie après la tempête, un signal que le travail est accompli. Je m'arrête au seuil, la main posée sur le fer forgé du loquet, le métal froid contre ma paume tiède. J'entends ses derniers sanglots, étouffés, insignifiants face à la puissance qui m'habite.

Je tourne le verrou. Le déclic est sec, définitif, scellant le destin du garde dans cette obscurité qui est désormais mon royaume. Je souris, un sourire qui tire sur mes lèvres, conscient de ma propre transformation, savourant cette éclosion où la victime devient l'architecte du malheur des autres. Le manoir semble retenir son souffle autour de moi, une obéissance muette qui confirme que, pour la première fois, je ne suis plus une servante. Je suis le battement de cœur de ce lieu. Je suis la règle. Je suis la fin.

Chapitre 10

Le Duel des Ombres

Le chandelier de bronze, ancré au mur comme une excroissance osseuse, s'éteint sans crier gare, aspirant la lumière en un souffle d'agonie. L'obscurité jaillit des coins, se liquéfie pour devenir des silhouettes d'encre qui s'étirent, rampent sur les tapisseries damassées et s'allongent jusqu'à déformer les proportions de la pièce. Mon regard s'accroche à la forme de Silas. Sa stature bloque l'unique issue, un monolithe de tissu sombre qui semble absorber l'éclat résiduel des hautes fenêtres. Les ombres, sous ses pieds, s'agrandissent démesurément, grimpant le long de ses jambes pour venir lécher le bas de son manteau, créant une aura de noirceur expansive qui dévore le parquet.

Il tend une main gantée, un geste lent, presque dédaigneux, vers le registre posé sur le guéridon de chêne. La consigne est là, tracée à l'encre noire sur le parchemin, une exigence dont la brutalité m'a glacé les tempêtes à la première lecture. Je ne bouge pas. L'air, saturé d'une électricité statique brutale, se hérissé sur mes avant-bras, faisant danser chaque pore de ma peau sous le poids d'une pression atmosphérique surnaturelle. Les poils de mes bras se dressent. Les ombres, désormais hautes comme des colonnes, semblent vibrer à l'unisson de mes pulsations. Silas fait un pas en avant, brisant la distance de sécurité avec une fluidité de prédateur.

« Le registre, Elara. Ne m'oblige pas à te rappeler la nature de ton engagement. »

Ses mots sont des éclats de verre jetés au sol. Je fixe le guéridon. Je fixe les silhouettes rampantes qui s'entremêlent désormais aux siennes sur le mur derrière lui. Chaque particule chargée dans l'air crépite, invisible mais tangible, une tension si dense qu'elle semble brûler les terminaisons nerveuses de mon cou. Je déplace mon poids, mes talons ne crissent pas sur le tapis épais, je choisis le silence. Mes doigts se

referment sur le bord de la table, la pression de mes phalanges blanchit sous la peau.

« Votre autorité ne s'étend plus jusqu'à mes mains, Silas. Le parchemin restera vierge. »

Il s'immobilise. Sa silhouette se scinde, une partie de son ombre se détache pour s'enrouler autour de mes chevilles, une caresse froide qui cherche à ancrer ma résistance. L'électricité ambiante se concentre, elle tourbillonne, une tempête invisible qui me fait picoter les joues et le bout des doigts. Je ne cille pas. Je scrute les ombres qui s'allongent sur son visage, déformant ses traits, lui donnant l'apparence d'une statue de sel prête à se désagréger. Il avance encore, ses bottes glissant sur le parquet sans produire le moindre son, le vide entre nous devenant une faille géologique. Les ombres derrière lui ne sont plus de simples reflets ; elles sont des entités démesurées qui s'agrippent au plafond, créant une voûte de ténèbres mouvantes au-dessus de nous.

« Tu te méprends sur l'étendue de ma patience, petite chose. »

Il est assez proche pour que je sente le déploiement de sa volonté, une force tellurique qui fait vibrer l'air entre nos corps. La charge statique est si forte que les mèches de mes cheveux se soulèvent, cherchant à rejoindre son champ magnétique. Je plonge mes yeux dans les siens, refusant de dévier, sentant en moi cette noirceur que j'ai laissée infuser durant des semaines de servitude. Elle n'est plus une simple défense, elle est une arme. Je me sens capable de pulvériser cette atmosphère lourde, de retourner cette électricité contre lui. Mes nerfs crient, chaque fibre de mon être est sous tension, une corde tendue au point de rupture, prête à vibrer sous le moindre contact.

Il fait un pas de plus, envahissant mon espace, mais je ne recule pas. Je me penche vers lui, brisant la hiérarchie. Mes ombres, portées par la lumière vacillante d'un brasero lointain, s'allongent à leur tour, rejoignant les siennes, se mêlant à elles en

une danse confuse et menaçante. Je vois les silhouettes sur le mur se courber, s'élargir, se diviser, créant un labyrinthe de ténèbres vivantes qui semblent vouloir nous engloutir tous les deux. Il lève le bras, un mouvement brusque, mais je bloque son poignet avant qu'il n'atteigne le registre.

Un choc électrique fuse du point de contact. Mes muscles se raidissent. Je tiens sa main avec une force qui me surprend moi-même, mes doigts creusant le cuir du gant. L'air semble se figer, compressé par le duel de nos volontés. Je ressens une décharge, une onde de choc qui parcourt mes veines, une ivresse qui me monte au cerveau. Je ne suis plus celle qui obéit. Je suis l'écho de sa propre cruauté, polie, affûtée, prête à le dévorer s'il persiste.

Le silence est une entité qui se nourrit de notre souffle, un vide dans lequel seule compte la pression de nos chairs. Je sens l'électricité crépiter sur mes lèvres, une sensation de brûlure légère, délicieuse. Je le regarde de haut, bien qu'il me surpasse par la taille ; je le regarde depuis le trône que j'ai bâti dans mes propres ténèbres. Le manoir semble retenir sa respiration, les ombres sur les murs s'immobilisant, pétrifiées par la collision de nos esprits. Je maintiens sa main en l'air, immobile.

Il ne lutte pas. Ses doigts, dans ma prise, sont inertes, un bois mort sous l'orage. Il observe, et pour la première fois, ce ne sont pas mes faiblesses qu'il dissèque, mais la profondeur abyssale de ce qu'il a éveillé. Il voit, dans l'immobilité de mes pupilles, le reflet d'une noirceur qu'il ne peut plus contrôler. Le courant statique entre nous se dissipe, une décharge lente qui fait osciller la pièce. Les ombres se rétractent, retrouvant des proportions normales, s'aplatissant contre les murs avec une humilité nouvelle. Silas baisse les yeux, son regard glissant de mon visage vers le poignet qu'il ne peut plus dégager, un éclair de respect sombre, presque une révérence, traversant l'opacité de ses prunelles avant qu'il ne les baisse totalement.

Chapitre 11

Le Secret des Fondations

Les ampoules de verre scintillent d'une lumière spectrale, jetant des reflets violacés sur les parois de cette crypte oubliée. Le froid mordant des draps de lin, étendus sur les tables de marbre comme des linceuls oubliés par les lavandières, me brûle les mains à chaque contact. Je m'approche de l'étagère centrale où s'alignent des fioles de verre soufflé, chacune emprisonnant une lueur vacillante, un fragment de vie qui refuse de s'éteindre. Sous mes doigts, le verre est lisse, glacé, mais il pulse d'un rythme irrégulier, comme un cœur dont le sang aurait été remplacé par de la vapeur grise. Je hume l'air. L'odeur de cuivre métallique sature l'atmosphère, une effluve âcre qui tapisse le fond de ma gorge et altère le goût de ma salive. C'est le parfum de la substance pure, de l'âme dépouillée de son enveloppe charnelle, réduite à sa plus simple expression de peur et de désir.

Silas se tient derrière moi, une ombre projetée sur le sol. Sa respiration est un sifflement régulier qui ne trouble pas la stagnation de l'air.

— Tu cherches le noyau, Elara ? demande-t-il.

Sa voix est un frottement de velours sur de la pierre brute. Je ne me retourne pas. Je sais exactement où il se situe dans l'espace, sa proximité est une pesanteur qui déforme la géométrie de la pièce. Je porte mon attention sur le rebord de la fenêtre étroite qui surplombe les abîmes extérieurs. La texture de la neige fondue sur le rebord est rugueuse, un amas de cristaux translucides qui s'infiltrent dans les joints de la pierre avec une lenteur calculée. Je plonge l'index dans cette humidité glaciale, puis je le ramène vers mon visage. Cette sensation de déliquescence, ce passage de l'état solide à l'eau croupie, est une leçon de chimie.

— Le noyau est une illusion, Silas. Une cage de verre pour des oiseaux qui ont oublié comment voler.

Je sens son regard glisser sur ma nuque, une pression physique, une caresse prédatrice qui cherche à sonder mes intentions. Je ne cède rien. Je déplace mes mains vers une fiole particulière, enchâssée dans un socle de fer forgé. L'intérieur dégage une vapeur ambrée qui tourbillonne en cercles concentriques.

— Tu te trompes, dit-il en faisant un pas vers moi. Le noyau est une garantie. Sans lui, tu te dissoudrais dans le vent.

Il veut que je me tourne. Il veut voir si l'empathie, cette vieille blessure qui m'a rendue docile, saigne encore devant le spectacle de ces essences captives. Il veut contempler ma pitié comme un botaniste épingle un insecte rare. Je recule d'un pas, brisant sa trajectoire. Je m'assois sur un coffre en chêne dont les ferrures grincent sous mon poids. Je regarde une fiole proche, où une lueur bleutée s'agite, mimant les mouvements erratiques d'une noyée. Je ne ressens plus la douleur de cette entité. Je ressens sa structure, son poids, sa densité. Je la dissèque mentalement, aspirant sa logique par la simple force de ma volonté.

— Tu crois que je vois des victimes, Silas ? Tu crois que je ressens ce qu'elles ont laissé derrière elles ?

Je prends la fiole. Elle est lourde, chargée d'une gravité surnaturelle. Je sens le froid mordre à travers mes gants, remontant le long de mes bras, engourdissant mes muscles tout en aiguisant mon esprit. Il s'immobilise. Le silence n'est pas ici une absence de bruit, mais une accumulation de tensions. Il attend que je me brise, que je pleure devant le souvenir des disparus.

— Je ne vois que des outils, répliqué-je. Des réserves de puissance que tu as été trop

lâche pour assimiler.

Il s'approche encore, son ombre recouvrant mes pieds. Il pose une main sur le bord de la table, ses doigts longs, effilés, à deux pouces des miens. C'est un défi. Il me teste, espérant que la proximité physique me fera perdre ma contenance. Je ne tremble pas. Je hume le cuivre, je le respire comme on inhale un poison nécessaire, sentant mes propres circuits internes s'ajuster à cette atmosphère saturée.

— La cruauté n'est qu'une forme de précision, murmure-t-il, sa voix devenue un murmure presque inaudible.

— Alors je suis devenue extrêmement précise.

Je porte le bouchon de verre à mes lèvres. Il s'approche vivement, sa main se refermant sur mon poignet, une étreinte ferme, autoritaire, un rappel de qui est le maître de ce manoir. Mais ma peau ne réagit pas comme avant. Je ne ressens plus le besoin de fuir. Je ressens la texture de sa chair, sa chaleur, le contraste entre son corps vivant et la froideur des fioles. Je me retourne vers lui, fixant mes pupilles dans les siennes. Je ne lâche pas la fiole. Le métal de ses bagues mord dans mon poignet, mais je transforme cette sensation en un point d'ancrage.

— Si tu essaies d'absorber cela, prévient-il, tu deviendras une partie du mur. Une autre fiole sur l'étagère.

Je souris. C'est un mouvement lent, une déformation de mes lèvres qui semble le surprendre davantage que si j'avais hurlé. Je vois le doute filtrer sous son masque, une brèche dans sa confiance en soi. Je retire le bouchon. L'odeur de cuivre métallique se libère dans un sifflement sec. Je ne cherche pas à le fuir, je cherche à l'éclipser. Je porte le col de la fiole à mes lèvres. Ce n'est pas un acte de suicide, c'est un acte de cannibalisation.

La sensation est immédiate, un courant de glace fondue qui se déverse dans mon gosier, cherchant à pétrifier mes organes. Je sens mes tempes battre le rythme de cette essence étrangère, une mélodie de terreur que je domestique en la forçant à nourrir mon propre foyer intérieur. Mes yeux s'ouvrent en grand, capturant la lumière spectrale. Je vois les connexions du manoir, les flux d'énergie qui parcourent les fondations, la faille même dans la stature de Silas. Je ne suis plus celle qui protège, je suis celle qui s'accapare. La douleur de cette ingestion est atroce, un cisaillement de mon âme, mais je la domine, je la transforme en une armure de glace.

Il tente de retirer la fiole, mais mes doigts sont maintenant plus rigides, plus puissants que les siens. J'aspire une gorgée de cette essence, une portion de cette puissance pure. Elle envahit mes veines, remplaçant le sang par une électricité statique qui fait dresser les cheveux sur mes bras. Je sens ma propre présence croître, mon esprit s'étendre au-delà de mes limites physiques, colonisant l'espace de la chambre. Je suis devenue plus grande, plus dense, plus dangereuse. Il recule d'un pas, les yeux écarquillés par une horreur qu'il n'a jamais ressentie pour personne d'autre que lui-même. Je me lève, le verre de la fiole crissant sous mes doigts. Je ne suis plus en attente. Je suis en expansion. Je sens ma propre puissance grandir, une faim que seule sa chute pourra étancher.

Chapitre 12

La Dernière Fugue

Le vent hurle à travers les couloirs, couvrant le glissement de mes semelles sur le parquet disjoint. Chaque pas pèse, une enclume invisible logée derrière mon sternum, comprimant mes poumons jusqu'à rendre chaque inspiration laborieuse. Je dépose le plateau sur la console en acajou, mes doigts effleurant le vernis craquelé qui semble absorber la lumière des bougies. Dans la tasse, le liquide sombre ondoie, exhale une vapeur dense chargée de l'amertume âcre de l'aconit, un parfum qui tapisse ma langue avant même que je n'en approche les lèvres. Silas m'observe depuis le seuil, sa silhouette découpant le noir profond des boiseries. Il ne bouge pas. Il attend que je manifeste cette défaillance qu'il chérit tant.

— Vous tremblez, Elara.

Sa voix résonne contre les murs recouverts de vieux papier jauni, soulevant des nuées de poussière qui dansent dans le sillage de sa respiration. Je laisse la tasse vaciller, un cliquetis de porcelaine contre la soucoupe, un son sec qui souligne ma fragilité feinte. Je baisse le regard, offrant la courbe de ma nuque, une cible offerte à son arrogance. Ma poitrine se serre, le poids augmentant, m'obligeant à m'appuyer contre la paroi.

— Le passage vers la crypte est obstrué, monsieur, dis-je en forçant le timbre à se briser. Les mécanismes ont cessé de gémir.

Il s'approche. Chaque battement de ses bottes sur le sol martèle l'air avec une autorité méprisante. Je sens son souffle chaud, saturé de cette même amertume, frôler mon oreille. Il apprécie la terreur qu'il suppose lire dans la tension de mes épaules, dans l'effort que je fais pour dissimuler ma respiration saccadée. Il ne voit pas, dans le repli

de ma manche, la tige de fer que j'ai extraite de l'engrenage du mur.

— Obstrué ? répète-t-il, un ricanement étouffé vibrant dans sa gorge. Rien ne s'arrête dans ces murs sans que je ne l'ordonne.

Il se détourne pour inspecter la console, tournant le dos à ma vulnérabilité. C'est le moment. Le vide dans ma poitrine, cette oppression qui m'étouffait, se transmute. Ce n'est plus une pesanteur subie, mais un lest que je lâche. Mes mouvements deviennent fluides, dépouillés de la lenteur imposée par la peur. Le sifflement du vent redouble contre les vitraux, couvrant le clic métallique du loquet que j'actionne dans le mécanisme occulte dissimulé sous le velours. Un grondement sourd, profond, résonne dans les entrailles de la demeure, une résonance acoustique qui fait vibrer mes dents. Silas se fige, mais c'est trop tard. La pièce bascule.

— Qu'avez-vous fait ? demande-t-il, sa voix perdant son assurance, devenant une note aiguë qui se perd dans le fracas.

Je ne réponds pas. Je savoure le goût de l'aconit qui remonte en une brûlure lente dans ma gorge, une récompense. Les roues dentées, cachées depuis des décennies derrière les boiseries, entrent en collision avec un râle de métal broyé. Le sol sous ses pieds s'incline. Silas tente de se rattraper au rideau, mais le tissu n'est que poussière et décrépitude sous ses doigts. Il chute vers le gouffre que j'ai ouvert, ses mains battant l'air, cherchant une prise qui n'existe plus.

Le son est indescriptible : le craquement des os, le grincement des rouages, le hurlement du vent s'engouffrant par la brèche, le tout fusionnant dans une cacophonie de destruction. La pesanteur qui m'écrasait s'évapore, remplacée par une légèreté vénéneuse. Il disparaît dans l'ombre des engrenages, ses appels étouffés par le mouvement perpétuel et implacable de la machine. Le piège se referme sur les roues dentées du manoir, scellant le silence qui succède au désastre. Je reste immobile, les mains jointes, respirant l'odeur de vieux papier et de poussière qui retombe lentement

sur le parquet, seule désormais dans la symphonie de la fin.

Chapitre 13

Le Trône de Glace

Le mécanisme central émet un grincement d'agonie métallique, un cri strident qui déchire le velours de la nuit. Je me tiens sur la corniche intérieure de la tour, là où le vide aspire tout, même les pensées. Sous mes pieds, le plancher de chêne oscille. Chaque révolution des engrenages géants, dissimulés dans les murs, imprime une secousse tellurique dans la plante de mes pieds. Silas est en bas, une silhouette dérisoire, piégée dans la cage d'un escalier qui se replie sur lui-même comme une vertèbre brisée.

— Elara. Descendez.

Sa voix est un filet d'eau sur une plaque chauffante. Je ne bouge pas. La circonférence du balcon rétrécit, les balustrades de fer forgé entament leur danse macabre, se rétractant dans les rainures du plafond. Je sens la pente s'accentuer, un déséquilibre qui m'attire vers l'abîme, un appel constant de la gravité. Je me cramponne à une volute de bronze. Mes articulations blanchissent. Silas lève les yeux. Il cherche la faille, le levier, la soumission habituelle dans mes paupières baissées. Il ne trouve rien.

La cicatrice qui barre mon flanc se réveille. Une lancée sourde, une pulsation qui bat à l'unisson avec le rythme saccadé du manoir. C'est une chaleur atroce, un tisonnier que l'on enfonce dans la chair pour marquer la propriété, mais aujourd'hui, elle n'est plus qu'une signature. Un sceau.

— Vous ne savez plus diriger la machine, Silas, dis-je en me penchant par-dessus le vide.

Il tressaillit, ses doigts accrochés à un pan de boiserie qui se désagrège. Les rouages, hauts comme des cathédrales, pivotent dans un fracas de chaînes qui se tendent et se rompent. L'air, saturé d'une tension thermique insoutenable, brûle mes poumons. Je regarde le sol osciller, une mosaïque de marbre qui se dérobe sous ses talons. La tour tourne sur son axe, une toupie de pierre et de malheur. Le vertige n'est plus un obstacle, c'est un allié. Il me porte. Il me détache du monde.

— Je suis le seul à pouvoir maintenir le verrou, hurle-t-il, sa voix étranglée par une chute de débris.

Je ris. Le son est sec, une fissure dans le cristal. Mes doigts glissent le long du garde-fou, je lâche prise, un instant, juste assez pour défier l'équilibre avant de me rattraper, le cœur battant contre mes côtes comme un oiseau en cage. La maîtrise est un jeu de bascule. Il a cru que je le protégeais. Je ne faisais que m'ajuster à son poids, pour mieux l'entraîner dans la chute.

Il trébuche. Une pièce mécanique, lourde, un engrenage en laiton dentelé, décroche du plafond et s'écrase à quelques centimètres de ses bottes. Le métal hurle sur le marbre. Il lève le bras pour se protéger, mais les rouages, devenus fous, ne reconnaissent plus leur maître. Ils n'obéissent qu'à l'impulsion que je leur insuffle par mon calme absolu. La chaleur monte. Elle irradie depuis le centre de la tour, un rayonnement qui fait fondre les illusions.

— Regardez-moi, Silas.

Il lève le visage. Il voit enfin le changement. Il voit la vacuité de mon regard, la fin de l'empathie qui le rassurait, qui le rendait indispensable. Il voit la cruauté pure, celle qu'il m'a enseignée avec une précision chirurgicale. La douleur de ma cicatrice se mue en une onde de choc qui parcourt chaque muscle. Je me sens légère, déliée.

— Vous aviez besoin d'un miroir, dis-je, mes mots glissant sur le vacarme des horloges. Je ne suis plus un miroir. Je suis l'abîme.

Le sol cède. Non pas un effondrement, mais une abdication des matériaux. Le bois se transforme en miettes, les mécanismes se rétractent dans des cavités sombres. Silas perd pied. Il se débat, agrippant le vide. Je le contemple avec une curiosité distanciée, une curiosité qui ne demande aucune réponse. Ses mains, si souvent autoritaires sur mes épaules, se crispent sur rien. Un engrenage central, un disque immense, commence sa rotation finale. Il pivote dans un gémissement d'acier qui couvre tout le reste.

Il s'effondre. Ce n'est pas un cri qu'il pousse, mais une plainte étouffée, un râle de défaite contre l'inexorable. Il est aspiré, entraîné par le mouvement perpétuel, une ombre engloutie dans le néant des horloges. Le manoir se stabilise. Le silence, cette fois, n'est pas le vide, c'est une plénitude. Je reste au sommet, balancée entre deux mondes, tandis que sous moi, les rouages finissent de broyer l'héritage d'Obsidienne. Je touche ma cicatrice. La chaleur est retombée, laissant place à une sensation nouvelle : le néant, enfin, appartient à quelqu'un.

Chapitre 14

La Souveraine d'Obsidienne

Un silence absolu règne sur le sommet de la falaise. Les battements de mon cœur s'inscrivent dans la trame même des murs, une pulsation sourde qui fait vibrer les fondations d'Obsidienne. Je m'installe sur le trône de velours, mes doigts s'enfonçant dans le tissu délavé, dense comme une mousse animale. La pièce est saturée d'une électricité statique constante qui hérissé les fins poils de mes avant-bras, une caresse invisible, millimétrée, qui parcourt chaque pore de mon épiderme. Dehors, les silhouettes errantes dans les bois se sont immobilisées, des formes d'encre figées dans la clarté lunaire. La neige ne tombe plus. Elle stagne dans les airs, une armée de cristaux en suspension.

Je regarde par la fenêtre, là où l'horizon n'est qu'une ligne tranchante séparant le néant du ciel. Silas n'est plus qu'un écho, une note basse ayant sombré sous le plancher de l'existence. Je porte ma main à ma bouche, le doigt entaillé par le rebord tranchant d'un ornement en laiton, et je porte cette blessure à mes lèvres. Le goût métallique d'une coupure sur le doigt se répand sur ma langue, un nectar de cuivre qui ancre ma réalité dans ce corps enfin libéré des frissons de la pitié. Cette morsure saline ne m'évoque plus le sacrifice, mais la possession. Je savoure cette traînée de fer. La terreur qui, jadis, habitait mes membres, a été évacuée par cette même plaie, remplacée par une géométrie rigide. Je ne tremble plus. Je suis devenue l'axe, la verticale, la souveraine.

Mes jambes, alourdies par la traîne de ma robe, semblent fusionner avec le siège. Les draps de lin, qui recouvrent les banquettes inutilisées du salon attendant, captent la lueur blafarde. Je m'y glisse, cherchant le froid mordant des draps de lin, cette morsure blanche qui ne me fait plus tressaillir. Le froid n'est plus une agression, c'est

une extension de mes propres tissus. Il circule sous mes vêtements, une lame de glace qui purifie, qui efface les résidus de cette empathie dévorante qui m'a longtemps contrainte à la flexion. Chaque drap, froissé par mes mouvements lents, répond à mon contact par un bruissement de papeterie ancienne. Je me roule dans cette austérité. Je ne cherche pas la chaleur, je cherche l'immobilité absolue, celle qui permet de voir à travers les murs.

Les murs d'Obsidienne sont des membranes. Mes sens, décuplés par cette électricité statique qui tapisse chaque surface du manoir, parcourent les couloirs obscurs sans que j'aie besoin de bouger. Je sens les courants d'air charger les embrasures, des décharges ioniques qui lèchent les boiseries comme des langues invisibles. Les tentures, lourdement drapées contre les tempêtes, frissonnent sous mes injonctions silencieuses. J'ai banni les soupirs. J'ai banni les larmes. Ma peau est devenue un capteur sensible, une toile d'araignée tendue sur le vide, capable de détecter le déplacement d'un atome dans la cave ou le basculement d'une plume dans le grenier.

Je me relève. Mes pas résonnent, non pas sur le bois, mais sur ma propre volonté. Je parcours la galerie des portraits dont les yeux, autrefois inquisiteurs, semblent désormais éviter les miens. Ils savent. La lignée maudite a trouvé sa nouvelle gardienne, plus froide, plus tranchante que tout ce qu'ils ont connu sous le règne de Silas. Je m'arrête devant un miroir piqué d'argent. Je ne vois pas une servante. Je ne vois pas une victime qui a su ruser. Je vois une architecture de silence. Mon regard est une paroi lisse, sans porte, sans accès. Le désir de plaire, cette plaie béante qui m'a fait traverser tant d'épreuves, s'est cicatrisé en une ligne nette, impénétrable.

La nuit est longue, étendue sur le monde comme un drap de lin trop large. Je m'allonge à nouveau sur le lit central, là où le froid mordant des draps de lin semble concentrer toute la puissance de la falaise. Je ferme les yeux. Mon doigt, toujours imprégné du goût métallique d'une coupure sur le doigt, trace des formes abstraites sur la literie. L'électricité statique fait danser des étincelles bleutées au-dessus de mes mains, une aura de foudre domestiquée qui crépite dans l'air, un son sec qui rythme

mon calme intérieur. La maison est silencieuse, non pas par manque de vie, mais par une obéissance totale. Je suis l'entité, je suis le labyrinthe, je suis le froid et le fer. Dans cet enfermement, je déploie mes ailes de pierre. Le manoir se stabilise, ses fondations s'ancrant dans ma propre chair, ses couloirs devenant mes veines. Il n'y a plus de murs entre Obsidienne et moi. Il n'y a plus que cet espace où la douleur a cessé d'être un signal pour devenir un outil. La maîtrise est un vide que l'on remplit de soi. Elara ferme les yeux, et le manoir respire au rythme de son cœur.

FIN

Merci d'avoir lu "VEINE DE FER"

Une œuvre écrite par Louise Monti

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)